

mantilles noires, se détachent quelques blanches robes et les habits chamarrés des ambassadeurs.

Dans la tribune réservée aux familles souveraines, le duc d'Alençon, portant toujours le deuil de la sainte qu'il perdit dans les flammes du bazar de la Charité, la princesse royale de Suède, la comtesse de Trani, etc.

* * *

Le Pape ne vient pas encore. Mais si les yeux sont fatigués d'observer le présent, voici la pensée qui se charge d'abrèger les longues attentes.

Les yeux se fixent sur la porte monumentale, au pied de la Scala Regia, par où doit déboucher le cortège pontifical, où tout à l'heure apparaîtra de nouveau dans la paternelle majesté de son vicaire, la bonté, la bénignité miséricordieuse du Christ-Dieu Sauveur. En attendant, ce qu'on aperçoit c'est la statue colossale de Constantin, au moment où il s'arrête devant le Signe nouveau qui à son labarum promet la victoire. Constantin, c'est l'issue triomphante de trois siècles de sang ; Constantin, c'est le trophée de nos martyrs et l'aurore des temps nouveaux dans un glorieux Noël.

A l'extrémité opposée du portique, c'est un autre Noël que rappelle la statue de Charlemagne. Constantin ! Charlemagne ! Quelle adaptation merveilleuse à tous les temps et à toutes les situations. Pour continuer à sauver le monde, le Christ continue à s'incarner dans toutes les misères de l'humanité ! Cette même Eglise qui témoigne aujourd'hui encore d'une vie débordante dans ses récents contacts avec la démocratie, elle essaya jadis de galvaniser le colosse séculaire par une infusion de vie surnaturelle ; puis elle se tourna vers les peuples nouveaux, elle les éleva au-dessus d'eux-mêmes et de leur barbarie ; sur les ruines de l'empire d'Occident, ache-